SND PRÉSENTE UNE PRODUCTION PARTNERS IN CRIME ET FOLIMAGE ANIMATION

SARA GIRAUDEAU

PIERRE DELADONCHAMPS

GRÉGOIRE LUDIG

ON DEVRAIT TOUS PERDRE LA MÉMOIRE AU MOINS UNE FOIS DANS SA VIE.

D'après la BD de PÉNÉLOPE BAGIEU et BOULET

LA PAGE BLANCHE

un film de MURIELLE MAGELLAN

Avec SARAH SUCO

SCÉNARIO ET DIALOGUES MURIELLE MAGELLAN
ADAPTÉ DE L'OEUVRE ÉPONYME « LA PAGE BLANCHE » DE PÉNÉLOPE BAGIEU ET BOULET
PUBLIÉE AUX EDITIONS DELCOURT, PARIS FRANCE AVEC LA PARTICIPATION DE STÉPHANE GUILLON
UNE PRODUCTION PARTNERS IN CRIME FOLIMAGE ANIMATION SND
PRODUIT PAR REGINALD DE GUILLEBON MARION DELORD THIERRY DESMICHELLE
PRODUCTEURS ASSOCIÉS RÉMI JIMENEZ ET CAROLINE MOUGEY
AVEC LA PARTICIPATION DE OCS EN ASSOCIATION AVEC CINEMAGE 15
DISTRIBUTION FRANCE SND GROUPE M6 VENTES INTERNATIONALES SND GROUPE M6
MUSIQUE ORIGINALE CYRILLE WAMBERGUE MUSIQUE ORIGINALE ADDITIONNELLE ALAIN OBJAY

PARTNERS IN CRIME Folimage OCS Cinémage SND

SND PRESENTE

LA PAGE BLANCHE

Un film de **Murielle MAGELLAN**

D'après la BD de **Pénélope BAGIEU** et **BOULET**

Avec **Sara GIRAUDEAU**, **Pierre DELADONCHAMPS**, **Grégoire LUDIG**, **Sarah SUCO**

Durée : 1h40

Au cinéma le 31 août 2022

Distribution

SND Groupe M6 – Lucie de Chevigny

lucie.de-chevigny@snd-films.fr

06 77 83 85 31

Relations Presse

Le Bureau de Florence – Florence Narozny et Mathis Elion

florence@lebureaudeflorence.fr – mathis@lebureaudeflorence.fr

Florence : 06 86 50 24 51 – Mathis : 07 77 38 86 85

Synopsis

Adaptation libre de la bande dessinée éponyme de Boulet et Pénélope Bagieu parue aux éditions Delcourt.

Eloïse se retrouve assise seule sur un banc parisien. Qui est-elle ? Que fait-elle là ? Elle ne se souvient de rien ! Elle se lance alors dans une enquête, pleine de surprises, pour découvrir qui elle est.

Et si cette amnésie lui permettait de trouver qui elle est, qui elle aime, et de réinventer sa vie ?

Entretien avec **Murielle MAGELLAN**

D'où est née l'envie d'adapter la BD de Boulet et Pénélope Bagieu ?

D'un coup de cœur pour le personnage, le dessin, et bien sûr, l'argument qu'elle développait : l'amnésie de cette jeune fille qui se découvre soudain un matin sur un banc sans plus savoir qui elle est et va peu à peu découvrir qu'elle était une jeune femme neutre, absente à elle-même, influençable. J'ai aimé immédiatement son inquiétude, sa quête… et l'alternance de poésie et de drôlerie que portait la BD.

Perdre la mémoire est terrible. Mais, comme dans la BD, vous en faites un élément de comédie.

L'amnésie est ici surtout métaphorique, mais néanmoins, elle reste une amnésie, source d'angoisse ! Eloïse vit sa perte de mémoire comme une tragédie. Le défi était donc de trouver la bonne distance pour traduire l'humour, le décalage, créés par les situations qu'elle traverse. Il y a une phrase de Chaplin que j'affectionne et que j'avais mise en exergue du scénario : « *Vue de près, la vie est une tragédie, vue de loin, c'est une comédie* ». C'est d'ailleurs pour trouver cette distance que j'ai fait le choix du format scope, parce qu'il sous-entend la fable. C'est aussi pour ça que j'ai souhaité traiter les quelques séquences de l'imaginaire dans des décors dessinés. Outre le clin d'œil à la bande dessinée-matrice, cela permet de quitter le réalisme pour se souvenir de la fiction.

Même si c'est aussi un clin d'œil à la BD, vous avez pris des distances avec elle.

Oui et non. Oui parce que je ne viens pas de la culture de la bande dessinée et que je n'aurais pas su faire un film avec ces références-là. J'ai préféré conserver ce qui est près de la peau, l'intime. Et donc j'ai fait l'impasse sur tout ce qui était très fantaisiste dans l'enquête du personnage (« et si j'étais agent secret ? » « et si on m'avait greffé une puce » ?). J'ai pris aussi des distances parce que la bande dessinée a un côté contemplatif assez magique quand on la lit, mais qui ne suffisait pas pour un scenario de film qu'il fallait déployer. Par exemple, j'ai choisi, (en accord avec les auteurs) de résoudre l'énigme de ce qui s'est passé sur ce banc, alors que Boulet et Pénélope Bagieu laissaient le lecteur en suspens.

En revanche, je ne crois pas avoir pris tant de distances sur le fond de la bande dessinée. Sur son âme, d'une certaine façon. Son côté drôle-introspectif-libre. Je crois que j'y suis très fidèle, parce que c'est ce qui m'a touchée, ce qui m'a fait vibrer, sa « citadelle intérieure » d'une certaine façon !

Plus elle avance dans ses recherches pour savoir qui elle est, plus Eloïse se navre : « *Je suis en train de découvrir que je suis complètement naze* », confie-t-elle à son amie Sonia.

Elle découvre sa tendance à vouloir ressembler au groupe pour s'y intégrer ; désir auquel la nouvelle Eloïse (si je puis dire !) n'adhère pas du tout.

C'est cette scène très drôle où elle exhorte les clients de chez Gibert, où elle est vendeuse, à réclamer autre chose que le dernier best-seller d'Amélie Nothomb.

J'adore Amélie Nothomb et je lui ai demandé son autorisation pour la citer dans cette scène, évidemment ! Sans le savoir, Eloïse est déjà dans la prise de conscience du collectif qui veut que tout le monde s'arrache le même ouvrage au même moment, cette tendance à suivre la masse… Cela pose déjà le sujet de qu'est-ce que c'est que d'être singulier ? Quel courage cela demande ? Se démarquer – si on le veut - des injonctions de notre « famille de pensée ». C'est un vaste sujet auquel il n'y a pas de réponse. Il ne s'agit pas d'en donner ici ; seulement se promener autour de cette question, sourire. L'amnésie d'Eloïse est un joli prétexte.

Il y a cette autre séquence, chez le médecin (Thomas Chabrol) où elle comprend que l'ancienne Eloïse passait son temps à quémander des arrêts de travail. Elle comprend soudain sa fragilité…

Et réalise à quel point elle était à côté d'elle-même ; fragile, oui.

Vous aviez déjà réalisé un film pour la télévision, « Moi, grosse » sur la grossophobie, très différent de ce long métrage…

Pas si différent. Certes l'un est un film de société et l'autre est une comédie existentielle et romantique. Mais si on y pense, « La Page blanche » est à nouveau le portrait d'une femme qui s'affranchit de la pression du groupe et de la société. Comme Raphaëlle, qu'interprétait Juliette Katz dans le film pour France 2, et qui refusait d'être résumée à un corps obèse, Eloïse est indocile. L'indocilité est un terme auquel je tiens et qui traverse ce que j'écris, au point que j'en ai fait le titre d'un de mes romans, « Les Indociles » (1) et d'un spectacle de théâtre ! Les gens ont souvent envie de nous définir pour se rassurer. L'indocile est celui qui s'échappe de ces définitions car il considère qu'il est plus complexe que ça, qu'il n'est pas à un seul endroit, et que la notion d'identité est meuble. C'est tout le propos de ce film : l'histoire d'une jeune fille docile qui devient indocile parce qu'elle devient elle-même, donc indéfinissable.

Ce qui frappe, c'est sa capacité d'étonnement …

Oui ! Et c'est encore une autre des raisons qui m'ont donné envie d'adapter cette BD ! Eloïse est un personnage étonné, car elle redécouvre tout. Et cela crée de la comédie ! Dans mes romans, il y a souvent une page ou deux sur l'étonnement. Alors que la colère est souvent stérile, ou guerrière, l'étonnement, tout aussi spontané, est créatif. Il ne s'habitue à rien, garde une fraîcheur que les années ne réussissent jamais à émousser, et n'empêche pas d'agir. Sara Giraudeau, qui interprète Eloïse, était l'actrice rêvée pour le personnage : elle porte la question en elle.

L'avez-vous eu tout de suite en tête ?

Je n'aime pas penser à des comédiens lorsque j'écris. L'image d'un comédien peut troubler l'écriture, la tirer d'un côté ou lui imposer des limites. Donc, je m'attache d'abord au personnage. En revanche, une fois le scénario achevé, Sara s'est imposée - son physique, très particulier, sa magie, et ….

Et ?

…Dans un premier temps, elle a refusé le rôle en m'expliquant dans un mail adorable qu'elle avait beaucoup aimé le projet mais que certaines choses la gênaient. J'ai retravaillé le texte et suis revenue vers elle. Cette fois, heureusement, elle m'a dit oui.

Comment avez-vous travaillé avec elle en amont ?

On a parlé beaucoup. Au fur et à mesure de nos rencontres, on a vraiment sculpté ce personnage ensemble. Outre l'étonnement qui devait donc être une des couleurs dominantes du personnage, nous voulions l'une et l'autre qu'Eloïse, qui est en exploration, passe par de nombreux états, parfois excessifs, tout en gardant son unité. C'est une vraie partition.

Sara a apporté beaucoup de poésie au personnage mais a aussi amené de la sensualité, de la modernité, et beaucoup de douceur. Eloïse est à la fois drôle et douce, insolente et douce. Contrairement aux idées toutes faites, l'insolence ne va pas forcément de pair avec l'excès, la colère ou la radicalité. On peut être tendre et lucide. Doux et impertinent.

Autre point important du personnage : sa discrétion. Sara la possède naturellement. J'aime les personnages discrets. Dans « Géantes », mon dernier roman (2), l'héroïne est une petite jeune femme de Marmande qui va se mettre à grandir, grandir, jusqu'à finir par mesurer deux mètres douze. Et elle ne comprend pas ce qui lui arrive. Or, c'est tout simplement qu'on n'a pas voulu voir à quel point elle était déjà « potentiellement » grande, parce qu'on regarde moins les discrets.

Avez-vous répété avec les acteurs avant le tournage ?

Venant du théâtre, j'aime travailler à la table avec eux, qu'on prenne le temps de se parler des scènes en profondeur, les questionner, voire les modifier. De sorte qu'une fois sur le plateau, on ne soit pas encombré par les questions de fond. J'ai toujours en tête ce qu'écrit Ingmar Bergman dans « Laterna Magica » : Il faut, dit-il, préparer le terrain pour l'inspiration, l'avoir beaucoup labouré pour que, tout d'un coup, quelque chose se passe qu'on n'avait pas prévu. Sara a joué le jeu avec beaucoup de générosité en passant du temps à la table avec chacun des acteurs, parfois en binôme, parfois en trio. Le jour J, tout le monde avait fait sa connaissance, il ne restait plus qu'à nous concentrer sur la magie que nous avions envie de saisir.

Justement, parlez-nous du choix des autres acteurs.

Pierre Deladonchamps avait ce côté juvénile et mystérieux que je cherchais pour le personnage de Moby Dick. J'avais aimé ses partitions sombres (« Plaire Aimer et Courir Vite »), mais j'avais vu aussi sa fantaisie dans « Photo de Famille » ; j'ai été très heureuse quand il m'a dit qu'il était d'accord pour la mettre au service du personnage de Moby Dick. Il avait aussi très envie de tourner avec Sara. Ce que j'aime aussi chez Pierre c'est qu'il sait magnifiquement composer les personnages et que pour autant, on ne le perd jamais dans ses compositions. Il est là ! Il a beaucoup travaillé avec la cheffe costumière Mélanie Gautier. Les échanges avec Astrid Tonnelier, la cheffe déco, ont été aussi très précieux dans l'élaboration de l'univers de son personnage. A savoir aussi qu'à l'écriture de Moby Dick, je me suis inspirée pour certains aspects de Boulet et de son imaginaire.

Grégoire Ludig, qui joue Fred, vient du Palmashow. On l'a beaucoup vu aussi dans les films de Quentin Dupieux (dont le dernier, « Fumer fait tousser »). Contrairement à d'habitude où il se transforme physiquement, et même si Fred, son personnage, peut paraître un malotru très loin de l'extrême gentillesse de Grégoire, je voulais le filmer assez près de ce qu'il est. Justement parce que nous le trouvions touchant tous les deux, et que nous ne voulions pas porter de jugement moral. Il est peut-être lui aussi, plus complexe qu'il n'en a l'air ! Je voulais que l'on ait presque autant de tendresse pour lui que pour Moby Dick. Il n'était pas question d'orchestrer une guerre d'univers entre les deux hommes. Fred a une façon légère d'être au monde, il l'assume

mais sait aussi reconnaître la beauté chez l'autre. Il est touché, par exemple, lorsque Eloïse lui fait cette scène si belle et si maladroite dans le restaurant.

Sonia, qu'interprète Sarah Suco, est un des personnages très attachants de la BD, une sorte de *révélateur* pour Eloïse – trouver son identité, c'est aussi trouver qui on aime, avec qui on a envie de faire la route. Sarah Suco, véritable pile électrique dans la vie, a su amener un tempo réservé, presque lent, à rebours des personnages du groupe qui avait les faveurs de son amie. C'était très beau de voir ce duo des deux Sara(h) se former.

Chloé, Vincent et Olivia, leur cheffe (Lola Dubini, Djanis Bouzyani et Doully), qui forment le groupe en question avec Fred, ont des discours assez stupéfiants.

Oui ! Je n'ai presque pas inventé leurs dialogues : je les ai entendus dans des conversations glanées çà et là. On pourrait dire qu'ils sont à la limite de la caricature mais, pour moi, ils le sont comme vous et moi pouvons, nous aussi, par moments, devenir des caricatures de nous-mêmes quand on est en bande, en montant intentionnellement les curseurs de nos personnalités.

Cette bande, on la voit toujours ensemble – surtout le duo formé par Vincent et Chloé que la caméra n'isole jamais– et toujours dans un tempo particulier. Seuls, sans doute seraient-ils différents, plus complexes. Mais c'est aussi ça, la comédie : saisir les moments où les personnages ne sont pas entraînés vers le meilleur côté d'eux-mêmes. Et c'est une formidable occasion pour Eloïse d'entrevoir la vacuité de ces discours à la pointe peut-être, mais finalement stéréotypés quand ils sont juste répétés bêtement, et de s'en étonner !

Comme le dit Olivia (Doully), on est en plein dans la génération Y ...

Il était d'autant plus essentiel que tous ces comédiens soient jeunes qu'on risquait sinon de perdre le ton de la comédie. Il fallait qu'ils aient cette fraîcheur inhérente à leur âge. Malgré le drame que traverse Eloïse, on mesure que son chemin est devant, que tout reste à faire. Et pour la bande aussi.

Le fil rouge d'Eloïse, c'est la quête de ce père biologique (Stéphane Guillon) dont elle a appris l'existence tardivement et qu'elle assimile inconsciemment à ce groupe hype et à son leader, Fred.

Oui. Outre son envie de créer du vin de banlieue, c'est pour rencontrer cet homme qu'elle est venue à Paris. Et cette bande à laquelle elle s'est intégrée lui semble avoir des points communs avec ce père fantasmé. Ce n'est pas un hasard si elle est attirée par Fred, qui a les mêmes codes que son géniteur et qui ne ressemble en aucune façon à ses parents de Montauban. Elle est mue par un inconscient absolu.

Au gré de son enquête – textos, mails, facebook – puis grâce à l'aide très théorique de son ami Moby Dick qui lui conseille de *regarder les plafonds (« c'est d'en haut que tombe la manne »)* pour régler ses problèmes, Eloïse finit par retrouver – re-rencontrer ses parents. Refaire connaissance avec ses parents à cet âge, c'est très étrange, non ?

A la fin du film, j'ai mis cette phrase en exergue : « *On devrait tous perdre la mémoire au moins une fois dans sa vie.* ». Si nous vivions tous une amnésie métaphorique, ce serait l'occasion idéale de faire un point sur qui nous voulons être vraiment en oubliant nos héritages et nos sacs à dos et nos *a priori* !

Pour autant, pour parvenir à se réinventer, à trouver qui elle voudrait être, Eloïse doit d'abord savoir d'où elle vient. En retrouvant sa mère et son père adoptif (Saadia Bentaieb et Denis Mpunga), Eloïse s'aperçoit que ce qui ne lui plaisait pas quelques longs mois plus tôt lui plaît désormais. Elle les *reconnaît*, les accepte avec leurs différences et, surtout, intègre qu'elle peut tout à fait devenir elle-même sans les heurter.

Ces retrouvailles se déroulent à Montauban, votre ville natale ...

Et ce petit périple montalbanais est évidemment une allusion à mon propre parcours et au décalage entre la province et Paris que j'ai ressenti en arrivant à 17 ans, des rêves artistiques plein la tête, mais un peu à côté de moi-même.

A part une courte échappée à Montauban, le film se passe dans deux quartiers très différents, le XVIIIème très poétique de la place Emile Goudeau, près du Bateau Lavoir, celui plus dense de la Place de la Chapelle, et le Vème où se trouve Gibert Jeune.

La place Emile Goudeau joue un rôle très symbolique : elle est l'endroit où Eloïse revient en espérant retrouver ses souvenirs. C'est le lieu de son inconscient, celui de sa mémoire : il se devait d'être poétique. La Place de la Chapelle, le lieu où elle vit, est plus anonyme et correspond à la solitude au milieu de tous dans laquelle est plongée la jeune femme. Je tenais au métro aérien comme un métronome ou une ponctuation. Quant au choix de Gibert, il est inspiré par la bande dessinée. (le personnage travaillait chez un libraire « façon » Gibert.) Je trouve beau cet univers visuel avec tous ces rayonnages de livres au mur qui évoquent à nouveau la fable, les récits, la fiction.

Parlons du cinéma que vous aimez. Aviez-vous des références pour ce film ?

Entre Alain Resnais et Mike leigh ! En vérité, j'avais trois films en tête : « Frances Ha », de Noah Baumbach, qui est aussi un portrait de femme en quête d'identité et dont on suit la trajectoire de bout en bout, avec ce moment de bascule qui me séduit toujours où le personnage finit par comprendre où il a envie d'aller. Même si esthétiquement ce n'était pas mon inspiration pour La Page Blanche, la narration s'en rapproche. J'ai aussi beaucoup pensé à « Be Happy », de Mike Leigh, encore un portrait de femme qu'on ne quitte jamais et qu'on suit à son pas avec délectation. Mike Leigh aime trouver des cadres simples, et laisser jouer, vivre, ses acteurs pour saisir le relief, la curiosité des personnages. Il me semble que je m'en rapproche davantage.

Enfin, j'ai beaucoup revu « Alice », de Woody Allen, pour l'univers visuel et son côté un peu surnaturel (Alice devient invisible), qui, comme l'amnésie d'Eloïse sur son banc, est un contrat implicite avec le spectateur. On lui demande de nous signer une sorte de chèque en blanc : « *On dirait qu'elle aurait perdu la mémoire. Vous verrez, il y aura certains moments où on n'y croira peut-être pas trop mais ce n'est pas grave, parce qu'on est au cinéma et que c'est autre chose que je raconte.* »

C'est Laurent Brunet qui signe la photo du film.

La chef op avec qui j'avais réalisé « Moi, grosse », n'étant pas libre, mes producteurs m'ont présenté Laurent. J'étais à la fois très impressionnée par sa filmographie et à la fois rassurée par son éclectisme. Laurent aime avant tout le cinéma. Quelle que soit sa forme, si le projet l'excite, et qu'il voit qu'on peut faire du cinéma, il y va. J'ai pensé qu'il était passionné comme moi, avec le goût de naviguer dans des mondes différents. J'aime les artistes curieux et sans ornières. Par ailleurs, il venait de faire Un Divan à Tunis que j'avais beaucoup aimé pour sa liberté de ton.

Comment travaille-t-on avec quelqu'un d'aussi expérimenté quand on en est soi-même à ses débuts ?

Le film ayant été retardé d'un an à cause de la pandémie, j'avais eu le temps de beaucoup y réfléchir, et déjà effectué un premier découpage. Lors de ma première rencontre avec Laurent, je lui ai tout de suite expliqué les choses auxquelles je tenais, mes partis-pris, mes références. Laurent l'a compris, il était partant. Il m'a apporté son expérience et son inspiration tout en respectant mes intentions. Mon passé au théâtre m'a aidée, je sais formuler mes désirs et entendre les remarques ou les propositions. Et je sais aussi faire le tri, c'est le privilège de commencer tard.

Un mot sur le tournage ?

Heureux. J'ai eu une chance inouïe de travailler avec cette troupe. C'était la fin du confinement 2021. On avait attendu longtemps. On avait très envie de raconter cette histoire.

Le montage?

C'est un moment que j'aime. On rentre dans la chambre, un espace que je connais mieux. Je travaillais avec Christine Lucas Navarro dont j'aime la sensibilité. Avons-nous fait un montage de comédie ? Je ne le crois pas. Le film n'est pas du tout dans le rythme effréné traditionnellement inhérent au genre. Je ne le souhaitais pas ; j'ai eu, au contraire, envie de me mettre au rythme d'Eloïse. La comédie est dans le cadre, pas dans l'agitation du montage. On sourit d'abord et, si tout va bien, peu à peu, on rit. Sara (et tous) étant une magnifique interprète de comédie, nous n'avions pas besoin de rajouter quoique ce soit. La musique composée par Cyrille Wambergue, qui vient du jazz, (longtemps arrangeur de Thomas Fersen, Vincent Delerm etc.) et les compositions additionnelles plus mélancoliques d'Alain Dbjay (piano seul) ont contribué à donner son caractère à la fois ludique, musical et très harmonique au film.

Quant à la chanson de fin, elle est co-écrite par Marlène Schaff qui la chante en duo avec Sara. J'avais envie qu'Eloïse soit avec nous jusqu'à la dernière note du film

Après avoir écrit du théâtre, publié des romans et imaginé des scénarios, qu'est-ce qui vous pousse aujourd'hui à réaliser ?

C'est arrivé petit à petit. J'ai d'abord essayé les arts de la scène (chanson, théâtre) pour me diriger peu à peu vers l'écriture. C'est le théâtre qui m'a d'abord ouvert la porte, puis, on m'a sollicitée pour écrire un scénario, puis d'autres, parce que, me disait-on, il y avait quelque chose de cinématographique dans mon écriture. J'ai appris à décortiquer les films comme je le faisais autrefois, durant mes études de lettres, avec les livres. Et à force de fréquenter les plateaux, j'ai eu l'intuition que la réalisation était un art qui contenait tout ce qui m'avait animée, toute ma vie : l'écriture, les acteurs, la musique, et plus récemment, l'image. Et que cela pourrait être une forme idéale pour dire autrement, pleinement, ce qui me tient à cœur. Quand on est scénariste, on est le plus souvent au service de l'univers d'un cinéaste – on peut y mettre son empreinte mais cela ne permet pas de donner un style au film -. En sautant le pas, je me donnais la possibilité de rentrer dans mon propre univers de création. Même si l'écriture reste mon premier et définitif amour, j'ai très envie de continuer à trouver ma singularité de réalisatrice. Je me sens comme Eloïse qui veut créer son vin de banlieue. Elle s'éloigne un peu de ses racines pour creuser ce qui l'attire.

(1) *Les Indociles*, Editions Julliard

(2) *Géantes*, Mialet-Barrault (Flammarion)

Entretien avec **Sara GIRAUDEAU**

Qu'est-ce qui vous a séduite dans le personnage d'Eloïse ?

Cette « Page blanche », justement. Avec Eloïse, tout était possible. Elle a tout oublié, elle est à fleur de peau, donc perméable à tous les sentiments, toutes les nuances – l'étonnement, la tristesse, la joie, la bizarrerie, la légèreté - la gravité parfois. J'ai aimé ce principe de balancier, toutes ces contradictions qu'elle exprime ; cette façon aussi de recevoir la vie, comme dans cette scène où elle se fait embrasser par Fred (Grégoire Ludig). Elle ne sait pas qui il est, mais elle se laisse aller en pensant : « *Finalement, c'est pas mal de se laisser surprendre !* … » En dépit de la situation, il y a un côté très alerte chez elle, très attachant.

Vous avez pourtant commencé par refuser le rôle …

Je fais toujours très attention au ton des comédies qu'on me propose : les auteurs ont souvent tendance à grossir le trait, jusqu'à rendre leurs personnages presque caricaturaux. Autant je trouvais l'histoire de Murielle (Magellan) et la personnalité d'Eloïse, très belles – on y lisait déjà ce côté à la fois mélancolique et solaire – autant je trouvais que le scénario s'égarait un peu avec les autres protagonistes. Je les sentais trop appuyés. J'ai envoyé un mot à Murielle en lui expliquant que je trouvais son projet hyper intéressant et pourquoi je n'allais pas le faire. Un an après, elle est revenue vers moi avec un scenario retravaillé, à l'écoute de mes remarques. J'ai trouvé ça incroyable. Un super travail d'auteur ! Non seulement, sa nouvelle mouture était superbe mais j'y voyais aussi le désir très fort de travailler avec une comédienne.

On vous sent exigeante envers les sujets qu'on vous propose et, paradoxalement, on vous voit davantage dans des films plus noirs.

J'ai plus de difficultés à être séduite par des sujets de comédies. Je suis sans doute plus intransigeante : je n'aime pas les concours de vanne, les caricatures, les stéréotypes. Pour moi, la comédie tient dans des situations où les héros se débattent dans leurs contradictions ; éventuellement dans des drames. C'est d'abord la situation qui compte. Si elle est bonne, si le ton est bon, alors, ça peut devenir génial.

La situation d'Eloïse est précisément tout ce qu'il y a de moins enviable. Pourtant, elle déploie une énergie extraordinaire pour s'en sortir.

Oui, comme si elle déployait une espèce de force inconsciente pour se tirer du pétrin dans lequel elle se trouve.

Elle est morte de peur, elle pourrait être paralysée, mais, non, elle y va ; elle se débat, avec beaucoup de courage, beaucoup de finesse.

Rien à voir avec l'ancienne Eloïse qui passait son temps en arrêt maladie…

Le contraste m'enchantait : « *C'est moi, ça ?* », se dit-elle. Elle est surprise par cette personne qu'elle découvre et qui ne lui plaît pas du tout. C'était intéressant de montrer à quel point le regard des autres peut pousser à oublier son vrai moi et à se transformer sans s'en rendre compte en une image conforme à ce que la société attend. C'est un thème qui interpelle beaucoup Murielle et c'était plaisant de l'exprimer.

Que représente cette pression du groupe pour vous ?

Je ne l'aime pas, je me sens mal à l'aise dans le groupe. C'est pour ça que je sors très peu. Dès que je me trouve dans un échange mondain, ma timidité remonte, je me retrouve comme si j'avais six ans et que je ne savais pas comment me comporter. Il y a beaucoup de codes que j'ai du mal à comprendre. Je vois des gens qui sont comme des poissons dans l'eau. Moi, c'est comme si j'étais un poisson qu'on sort de l'eau. J'essaie de faire comme je peux en restant ce que je suis : je suis capable de passer derrière un photo call en faisant comme si je n'étais pas là, juste pour éviter la photo.

Vous êtes omniprésente dans le film

Et cela me faisait très peur ; les scènes du début, surtout, où je suis seule. Je venais de quitter le tournage du « Sixième Enfant », de Léopold Legrand, un film extrêmement dramatique, très haut en émotions. En l'espace d'un week-end, je me suis retrouvée dans un personnage qui n'avait aucun rapport, j'étais complètement perdue. Sonnée. D'une certaine manière, ça allait bien avec la scène d'amnésie. Mais ensuite, J'ai eu encore beaucoup de scènes seule. Il a fallu que je m'adapte- ce n'est pas facile de passer d'un drame à une comédie, l'inverse est plus doux- j'ai été heureuse de voir les autres comédiens arriver ; Eloïse était enfin en interaction.

Excepté Moby Dick, nouveau venu dans sa vie (Pierre Deladonchamps), ces rencontres/retrouvailles avec ses anciens amis ont toutes quelque chose de jubilatoire, y compris dans la déception…

C'était d'autant plus plaisant que Murielle s'est entourée de natures assez particulières. Je ne peux pas m'empêcher de comparer ce film à une chanson : tout d'un coup, ce sont des mélodies différentes qui viennent s'ajouter, s'ajuster, à celle d'Eloïse et à la musique jazzy de Cyrille Wambergue. Je vois vraiment cela comme une ballade.

Une renaissance aussi. Plus Eloïse côtoie anciens collègues, amant, …, plus elle se défait de la personnalité qu'elle s'était construite et, pour autant, elle en devient presque indéfinissable.

Il y a une forme de mystère autour de la personne qu'elle était avant de monter à Paris et de celle qu'elle est devenue. Pour les besoins de la comédie, pour que ce soit drôle, les écarts devaient être importants – même si on peut quand même se demander comment elle a pu être pote avec Chloé et Vincent ! Et il y a un autre mystère autour de la jeune femme qu'elle est en train de devenir.

On comprend qu'elle s'attache désormais au fond plutôt qu'à la forme, qu'elle s'est trouvée, mais de multiples pistes s'offrent à elle…

Comment expliquer que la première personne qui l'attire soit précisément Sonia le mouton noir du groupe (Sarah Suco) ?

Elle ne l'avait jamais *vue* avant parce que le groupe avait décidé qu'on devait l'ignorer. Exactement comme certains écoliers décident qu'il ne faut pas parler à Untel ou Unetelle pour des raisons idiotes, la rumeur, la pensée commune ; une autre forme d'ostracisme que Murielle dénonce dans le film.

Parlez-nous du travail en amont effectué avec Murielle Magellan ?

On a beaucoup parlé et fait beaucoup de lectures à la table, toutes les deux ou avec les autres comédiens. Les lectures, c'est très important pour moi : elles permettent d'entendre *la chanson* que va avoir le film, j'en reviens toujours à cette idée de *ritournelle*. Les voix de chacun se placent avant même que les personnages arrivent et c'est comme une espèce d'*air* qui se met en marche.

Connaissiez-vous la BD de Boulet et Pénélope Bagieu ?

Non et je ne l'ai pas lue avant le tournage. Je ne lis jamais les œuvres quand elles sont adaptées. Je préfère me laisser embarquer par le scénario.

Préparez-vous beaucoup vos rôles ?

Je ne suis pas du tout actor studio, je n'invente pas un passé à mes personnages pour me créer un présent, je n'annote pas mes scénarios, je suis totalement dans l'impulsion du texte. Mes personnages, je les prépare en lisant et en apprenant le texte : petit à petit, je visualise une façon de parler, de penser. Il y a tout ce qu'il faut dans un bon texte. Les choses viennent doucement, je ne vais pas les chercher.

Parfois, quand nous, les comédiens, lisons ou jouons un texte, il arrive que l'auteur soit étonné : « *Je n'avais pas du tout imaginé cela* », nous disent-ils. Nous avons ressenti des choses très fortes à l'écrit auquel l'auteur n'avait pas pensé lui-même alors que cela existait déjà dans son écriture. J'aime cette idée d'inventer par-dessus l'écrit.

Vous inventez aussi…plastiquement. Eloïse, votre personnage, donne l'impression d'être en pâte à modeler ; comme si vous sortiez du mime…

Cette réflexion me fait tellement plaisir. En France, et notamment au cinéma, on est très cérébral, on n'accorde pas beaucoup d'importance au corps. Alors que, pour moi, chaque personnage a une façon de marcher particulière, un rythme à lui. Tenir son corps, apprendre à le gérer différemment selon les rôles qu'on a à tenir, est une chose qu'on append au théâtre. Très jeune, et parce que j'ai eu la chance d'y démarrer ma carrière, j 'ai accordé beaucoup d'importance à cet aspect de notre métier, au point de suivre un stage au conservatoire de Londres. Dans leurs cours d'art dramatique, les anglo-saxons consacrent beaucoup de temps au travail du corps – ils organisent des cours de danse, des cours de combats, etc. Cela me plaisait énormément. Mais, au moment de postuler pour y passer l'année, j'ai finalement choisi de rentrer en France et d'étudier quelques mois au Studio Magenia, une école de mime et de danse créée par Ella Jarosewicz, la femme du Mime Marceau. J'ai beaucoup appris avec elle.

Dans « Le Bureau des légendes », par exemple, Marina, mon personnage a quelque chose de très raide. Elle se tient très droite, elle est presque figée, et cela correspond à son état d'esprit. D'autres personnages peuvent être plus « *chewing-gum » parce qu'ils ont une* personnalité plus désarticulée. Eloïse, elle, a quelque chose d'un peu ballant, avec ses bras pendants, son pas assez court….

Parlez-nous de la scène au restaurant, quand Eloïse met cartes sur table avec Fred en s'effeuillant ?

C'était la scène qui m'effrayait le plus. J'avais demandé à Murielle de l'enlever. « *A quoi bon ce strip-tease, ça va trop loin on ne va pas comprendre pourquoi elle fait ça !* «, lui répétai-je. Mais Murielle a insisté en me demandant de lui faire confiance. On a mis la scène au point avec une chorégraphe qui a su me réserver un espace de jeu à l'intérieur. Finalement cette scène, qui m'avait tellement angoissée, a été celle que j'ai pris le plus de plaisir à tourner. Eloïse, assez saoule, s'y met à nue, d'une manière archi-maladroite, elle pourrait choquer, et ça marche…On a presque envie qu'elle reste avec lui et puis, non, elle s'en va.

Ce qui frappe chez ce personnage, c'est aussi sa discrétion - une *discrétion naturelle* comme on parlerait d'*élégance naturelle*.

J'aime la discrétion chez les personnages. C'est un peu comme dans la vie : je n'ai pas envie de passer du temps avec les gens trop voyants, tapageurs… Ceux qui m'attirent sont souvent ceux chez lesquels je sens bruisser un monde intérieur sans qu'ils en fassent état. Je suis un peu comme eux. Donc, sans le faire exprès, je mets cela aussi chez mes personnages. Sans quelque chose à décortiquer, quel est l'intérêt ?

On vous retrouve bientôt dans « La Tortue », un premier long métrage de Léa Domenach…

Un film sur Bernadette Chirac, avec Catherine Deneuve dans le rôle de Bernadette. Moi, je joue Claude. A nouveau une comédie …qui m'a séduite.

LISTE ARTISTIQUE

Eloïse	Sara **GIRAUDEAU**
Moby Dick	Pierre **DELADONCHAMPS**
Fred	Grégoire **LUDIG**
Sonia	Sarah **SUCO**

Avec la participation de

William	Stéphane **GUILLON**

Et avec

Le médecin	Thomas **CHABROL**
Chloé	Lola **DUBINI**
Vincent	Djanis **BOUZYIANI**
Olivia	Doully
Mathilde	Saadia **BENTAIEB**
Jean-Marie	Denis **MPUNGA**

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Murielle **MAGELLAN**
Scénario et dialogues	Murielle **MAGELLAN**
Adaptation de l'œuvre éponyme	**« LA PAGE BLANCHE »** de Pénélope **BAGIEU** et **BOULET**
Production	**PARTNERS IN CRIME** **FOLIMAGE ANIMATION** **SND – GROUPE M6**
Production déléguée	Reginald **de GUILLEBON** Marion **DELORD** Thierry **DESMICHELLE**
Production associée	Rémi **JIMENEZ** Caroline **MOUGEY**
Avec la participation de	**OCS** en association avec **CINEMAGE 15**
Régisseuse générale	Maud **QUIFFET**
Directrice de production	Louise **KRIEGER**
Scripte	Karin **HELLIN**

LISTE TECHNIQUE - SUITE

Image	Laurent **BRUNET**
Ingénieur du son	Frédéric **MASCARAS**
Cheffe décoratrice	Astrid **TONNELIER**
Cheffe maquilleuse	Sophie **DAUCHEZ**
Cheffe costumière	Mélanie **GAUTIER**
Post-Production	Aurélien **ADJEDJ**
Cheffe monteuse	**Christine LUCAS NAVARRO**
Musique originale	Cyrille **WAMBERGUE**
Musique originale additionnelle	**Alain DBJAY**
Attachés de presse	Florence **NAROZNY** Mathis **ELION**
Distributeur	**SND – GROUPE M6**